**CHEVALIERAS (Mathieu), L'asile d'aliénés de
Stephansfeld (Bas-Rhin). Étude de la prise en
charge sociale et médicale de la folie au XIX^e siècle**

Strasbourg, Société académique du Bas-Rhin, « Bulletin 137 », 2017,
127 p.

Dominique Lerch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2643>

DOI : 10.4000/alsace.2643

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 7 novembre 2017

Pagination : 448-450

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Dominique Lerch, « CHEVALIERAS (Mathieu), L'asile d'aliénés de Stephansfeld (Bas-Rhin). Étude de la prise en charge sociale et médicale de la folie au XIX^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 143 | 2017, mis en ligne le 07 novembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2643> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2643>

de Strasbourg (chapitre 6), ces représentations participent toutes de la construction d'une identité locale et régionale qui s'inscrit néanmoins dans une logique nationale.

Parmi les nombreux points forts de l'ouvrage, il faut relever la qualité du style à la fois précis et élégant, un sens développé de la narration, les références foisonnantes (on regrette les notes en fin de texte qui obligent à des allers-retours permanents, mais on salue la bibliographie trilingue), les nombreuses illustrations dont un carnet de seize planches couleur au milieu du livre. Appuyant son propos sur un corpus de cartes aussi dense qu'équilibré, mais aussi sur les discours, les écrits et l'iconographie qui contribuent eux aussi à définir le territoire, C. Dunlop prend soin de considérer les cartes non pour leur seul message intrinsèque, mais dans leur contexte de production et de diffusion. Elle confirme ainsi que pour un même espace, le même outil qu'est la carte géographique peut être porteur d'une pluralité de messages visuels et politiques.

Benjamin Furst

CHEVALIERAS (Mathieu), *L'asile d'aliénés de Stephansfeld (Bas-Rhin). Étude de la prise en charge sociale et médicale de la folie au XIX^e siècle, Strasbourg, Société académique du Bas-Rhin, « Bulletin 137 », 2017, 127 p.*

Il faut remercier l'auteur comme l'éditeur de mettre à disposition des curieux, des chercheurs et de familles touchées par le drame de la folie, une étude portant sur la manière dont celle-ci a été prise en charge au XIX^e siècle (arrêté en 1870 en Alsace). Cette recherche s'appuie sur des archives administratives ainsi qu'une bibliographie générale et locale, celle-ci étant peu fournie sauf en médecine. Histoire de la folie ou de l'indigence ? Les trois quarts des effectifs des malades de cet asile sont nécessiteux. Philippe Ariès avait donné son témoignage, à Strasbourg, sur la rupture des années 1945 et du prix de la journée d'hospitalisation : avant 1945, les familles bourgeoises bordelaises gardaient affectueusement leurs malades, après 1945 elles les confient aux institutions. Et cette problématique des familles bourgeoises va se retrouver sur la place à faire pour accueillir les malades dont la famille paie, ce qui peut équilibrer les comptes de l'asile.

Les comptes, voici le nœud de cette histoire. Qui doit payer ? La famille si elle le peut, l'État, le département, la ville et, avant tout, celle de Strasbourg. Il y a là des pages intéressantes, la faillite guettant

l'asile. Il y a aussi la loi, celle du 30 juin 1838 qui fixe pour un siècle et demi la condition juridique des malades et les modalités d'une prise en charge par l'asile. David Richard, directeur de l'asile de Stephansfeld de 1840 à 1859, y introduit des activités nouvelles : travaux en ateliers et dans les champs, cours de dessin et de chant, lectures publiques et bibliothèques, enseignement (lecture, calcul, histoire), pièces de théâtre et jeux de société. Tout cela donne du sens à l'enfermement, compte tenu de l'impuissance relative des moyens moraux et des traitements.

Le choix d'un ancien couvent reconverti en hospice pour enfants trouvés, le rôle du docteur Rixtelhueber, « Pinel alsacien », ou du professeur Foederé, aboutissent au bout de vingt ans de discussions à des travaux, commencés en 1833 et achevés en 1835. Comme on sort peu de l'asile (10 % des aliénés meurent chaque année), l'asile doit faire face à l'effet de structure, il devient une solution encombrée du fait de l'incurabilité (et de la non-séparation d'avec les malades, pensons aux épileptiques).

L'on suit pas à pas les différentes crises que traverse l'asile : celle du pouvoir (administratif, financier, médical), celle du personnel, la quête de liberté des internés (les lettres d'internés de Stephansfeld auraient eu leur place p. 59), l'encadrement (on passe de 46 malades à l'hôpital civil de Strasbourg en 1814 à 226 aliénés en 1840, puis 782 au 1^{er} janvier 1870), la rechute des aliénés sortis (un tiers des sorties)... Des médecins s'efforcent de lutter contre l'asile, « lieu de débarras », créant en 1863 une annexe à Hoerdt destinée aux incurables, et d'améliorer la condition matérielle des aliénés gâteux, ainsi l'alèze en caoutchouc utilisée à partir de 1863.

S'appuyant sur la problématique issue des recherches de Michel Foucault, évoquant l'évolution de médicaments plus élaborés voire de la camisole chimique, la naissance de la psychanalyse et le développement de la psychiatrie, l'auteur a renoncé à s'appuyer sur les travaux issus de l'examen de conscience lié à la mortalité dans les asiles sous Vichy (mise en valeur de la nourriture produite sur place) ou sur ceux qui, dès 1900, voire avant dans l'Empire allemand s'intéressent à l'éducabilité des handicapés. Dans ce dernier cas, les deux tiers des enseignants spécialisés en France en 1918 sont... alsaciens, tels que Charles Jost, un inspecteur primaire de Wissembourg « optant » ayant contribué à la loi de 1905 sur les premières classes spécialisées en France. Toutefois, le chaînon du XIX^e siècle est bien campé grâce à ce travail qui appelle à une mise en perspective suivant

le modèle du doyen Livet dans *Médecine et Assistance*, en y incluant des prises en charge confessionnelles, le Sonnenhof à Bischwiller, Saint-André à Cernay.

Dominique Lerch

IGERSHEIM (François), *L'Alsace politique 1870-1914*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2016, 232 p.

450

Au tournant des années 1980, en même temps que renaît la *Revue d'Alsace*, paraît un quatuor d'ouvrages centrés sur la vie politique du *Reichsland* entre 1870 et 1918. François Roth, Alfred Wahl, François Igersheim et Christian Baechler publient, quasi simultanément, leurs recherches, découvrant des pans entiers d'une histoire mal connue et méconnue. Tous quatre font partie d'une génération bilingue d'après-guerre, dont la connaissance de l'allemand donne la clé d'accès à des archives qui s'ouvrent. Des quatre mousquetaires, François Igersheim est le seul qui explore et utilise à la fois les fonds de Potsdam et de Mersebourg, à une époque où une Allemagne communiste voisine avec une Allemagne capitaliste.

Vous êtes peut-être de ceux qui alignez dans votre bibliothèque son *Alsace des notables*, parue en 1981 (compte rendu dans *Revue d'Alsace*, n° 109, 1983, p. 266-268 par Léon Strauss). L'ouvrage révolutionnait, verbe volontairement adopté, alors le monde des alsatiques avec le choix d'une édition alternative, *Butter Flade*, d'une présentation originale – vingt lignes de texte pour cinq pages de notes avec un débat historiographique vif peu courant –, des biographies étoffées des acteurs de la période étudiée, lesquelles connaîtront une nouvelle jeunesse dans le *NDBA*, paru de 1982 à 2007. Surtout ne jetez pas ce monument d'histoire, jamais copié, jamais égalé, sous prétexte de la parution de *L'Alsace politique 1870-1914*, du même auteur, à un tiers de siècle de distance.

Ne pensez pas davantage qu'il s'agit là d'une réédition d'un ouvrage depuis longtemps épuisé. Car c'est bel et bien un nouvel ouvrage, paru chez un éditeur qui consacre l'érudit universitaire qu'est désormais François Igersheim, ouvrage qui oblige à un exercice de style un peu particulier pour évoquer à la fois une stratigraphie et un objet nouveau. La forme mérite d'abord que l'on s'y attarde. Une présentation sobre, épurée, presque stylisée, donne envie de se plonger dans un texte clair, sans artifice de style, d'une précision quasi chirurgicale. Tout est soupesé,